

\*

le prix des harengs baisse chaque jour  
l'argent ne circule plus  
Mendel ne le dit pas mais il a honte de revenir les  
poches vides alors Mendel ne rentre pas le soir Mendel  
traîne il dort dehors il tombe il s'allonge à même la terre  
battue grise espérant se réveiller dans un monde où les  
harengs valent encore de quoi vivre

Pessa a perdu sa place  
Pessa ne m'a pas dit pourquoi  
je l'ai appris tout se sait dans les rues en terre battue  
un soir elle a caché dans ses poches des morceaux de  
tissu de l'atelier  
pour les revendre  
elle a été renvoyée

les montres ne se vendent plus

Jozef n'enlève plus ses chaussures quand il vient dans les  
rues en terre battue plus le cœur à moissonner la terre grise

Jozef me parle  
j'ai vu Jakob mon père  
la voix de Jozef est fragile  
ses poings sont fermés

j'ai vu Jakob mon père  
je n'étais pas là quand c'est arrivé  
il était seul  
c'était tôt le matin  
mon père vient avant le lever du soleil dans la boutique  
il aime regarder ses montres avant le commencement  
de la journée

j'ai vu Jakob mon père  
Jozef soulève la terre battue avec le pointu de ses  
chaussures  
il fait des trous dans le sol gris  
Jozef avance Jozef recule  
ses yeux tourbillonnent de noirceur

j'ai vu Jakob mon père  
il était allongé sur le sol de la boutique

il ne bougeait pas  
je lui ai donné de l'eau  
trois jeunes hommes l'ont battu avec leurs poings  
ils ont volé les montres  
ils lui ont dit  
toi le juif tu es notre ennemi  
avant de partir ils lui ont donné des coups de pied dans  
les côtes  
ils lui ont dit encore  
tu es notre ennemi

Jozef ne parle plus  
il ne bouge plus  
ses yeux se fixent à l'intérieur de mon crâne  
un silence blanc tournoie  
et Jozef dit  
nous allons partir  
en Amérique  
Jakob mon père l'a décidé  
je t'écrirai Ita  
je t'écrirai  
des lettres Ita

une nuit Mendel mon père tombe sur la terre battue  
grise

il tombe comme il tombe presque chaque jour  
cette nuit il ne se relève pas  
quelque chose se prépare  
dit Rywka ma tante  
alors que mon père est rendu à la terre du cimetière de  
Sieradz  
elle dit encore  
quelque chose se prépare  
c'est cela la mort de mon frère Mendel  
cette chose qui se prépare qui est entrée à l'intérieur de  
lui  
nous ne pourrons pas rester  
nous allons partir  
nous devons partir nous en parlons avec ton oncle  
Hermann  
nous partirons  
en France  
heureux comme dieu en France  
on le dit  
heureux comme dieu en France  
tu entends Ita  
la vie pourra exister  
elle existera

Jozef est prêt

une petite valise à la main  
je crois qu'il me parle d'Anvers peut-être d'Hambourg  
je ne sais plus  
où ils prendront le grand bateau  
je suis sûre qu'il me parle de ses lettres celles qu'il m'écrira  
je suis sûre qu'il me dit que ce n'est pas si loin l'Amérique  
qu'il m'enverra de l'argent dès qu'il en gagnera  
qu'il me faudra de l'argent pour le rejoindre  
que je devrai voyager en première classe pour ne pas  
risquer d'être renvoyée à peine arrivée sur l'île d'Ellis  
je regarde Jozef  
je le regarde partir

j'ai l'impression de n'être qu'un bocal  
un récipient  
plein à ras bord de l'ensemble des tristesses du monde

ma mère est assise  
elle ne bouge plus  
depuis des mois depuis que Mendel est tombé  
elle est assise  
elle me parle  
elle me dit  
ne les crois pas  
ceux qui disent que la grande misère est notre faute

ce n'est pas vrai Ita  
notre terre devient folle  
c'est seulement cela

Pessa se lève de son fauteuil  
elle se lève  
et elle tombe  
elle aussi  
elle tombe  
elle non plus ne se relève pas  
Pessa rejoint Mendel  
petit caillou parmi les petits cailloux

pour la première fois  
je suis seule  
entièrement

\*

je marche  
je ne marche pas dans les rues en terre battue  
les rues en terre battue me rappellent Jozef  
le convoquent à chaque pas  
je marche sur le bord de la Warta  
je regarde l'eau silencieuse  
je m'assieds  
je ne peux plus vivre au bord de la Warta  
je sais que je dois partir à mon tour  
je sais qu'ici on ne nous aime pas

Mendel est tombé  
Pessa est tombée  
Jozef est parti  
Rywka Hermann et leurs deux fils sont partis

on veut m'écarter  
à toute force

me mettre à distance  
m'expédier au diable  
les plaines de la Warta ne veulent plus de moi

je regarde la feuille d'un petit chêne  
je voudrais être la feuille du petit chêne  
je ne voudrais pas l'être  
je voudrais m'allonger sous la feuille du petit chêne  
qu'elle soit un abri

je suis l'étrangère à l'endroit de ma naissance  
la femme de Sieradz  
la juive  
que l'on voudrait jeter par-dessus bord

je regarde l'eau  
des rafales de vent recouvrent sa surface  
la feuille du petit chêne s'agrippe à la branche  
elle est chahutée les rafales la bringuebalent  
elle tient  
elle prend la forme des rafales

comment tenir  
à quoi

\*

je monte dans un camion de chantier  
le camion est rempli d'hommes  
je porte le pantalon en grosse toile marron de mon père  
sa redingote son chapeau je cache la longueur de mes  
cheveux noirs sous le chapeau brun de mon père  
je tiens dans mes mains posé sur mes cuisses un sac de  
voyage en cuir  
le dé à coudre de ma mère est dans la poche intérieure  
du sac  
je ressemble à un étrange animal de cirque  
le camion est rempli d'hommes  
ils ne parlent pas

je pars  
je quitte les plaines de l'enfance

un homme me parle  
il parle yiddish

je retire le chapeau de mon père  
il découvre mes cheveux longs  
alors d'autres hommes me parlent  
leurs phrases sont courtes  
ils me disent qu'ils partent travailler  
construire  
des routes des immeubles  
ils me disent qu'ils ne savent pas véritablement ce qu'ils  
construiront  
ils ne me posent pas de questions

le camion s'arrête  
des hommes en descendent  
d'autres restent  
un panneau indique l'entrée de la ville de Liège  
je ne sais pas quoi faire  
je suis seule  
je reste assise dans le camion  
je ne sais pas où il va  
je ne demande pas  
à quoi bon  
Liège ou ailleurs  
je suis seule  
le camion redémarre le camion bringuebale à droite  
la route est mauvaise le camion bringuebale à gauche

Sieradz me semble déjà si loin  
les hommes sont silencieux  
aucun ne parvient à cacher ce qui bout dans leur  
intérieur  
tous sont les pages écrites par les mots du grand texte  
de l'exil

la route cabossée défile aux faibles lueurs jaunes des  
feux arrière  
je me recroqueville à l'arrière du camion  
la bâche qui recouvre nos têtes fait un bruit de tonnerre  
mais peut-être est-ce l'orage qui ne cesse de nous suivre  
je regarde les hommes  
leur tête basse  
je regarde la route  
où vas-tu Ita  
vers quelle existence le vieux camion t'emmène-t-il  
je regarde la route  
elle poursuit son défilé  
je regarde les hommes  
certains dorment d'autres fixent un point immobile au-  
devant de leur nez  
je regarde la route  
l'envie de me lever  
de soulever la bâche

de me jeter  
d'arrêter l'étrange cours des choses  
de l'arrêter ici sur cette route

un homme me regarde  
je le regarde  
il sait  
il sait cette envie de se jeter  
ses yeux me calment  
je ne regarde plus la route  
je regarde ses yeux  
il dit  
on va bientôt arriver  
il ment  
nous n'arriverons pas bientôt seulement dans plusieurs  
heures

mais je ne regarde plus la route  
je ne veux plus m'y jeter

et ce n'est que grâce aux yeux de cet homme

\*

Pessa avait raison  
plus de place sur les machines  
seule une place pour le dé  
je fais ce que l'on ne fait pas à la machine  
Pessa avait raison je travaille avec le dé  
je dors dans l'atelier de couture  
je travaille dans l'atelier  
je ne quitte pas l'atelier  
l'été il fait chaud  
l'hiver il fait froid  
les murs fins de l'atelier laissent passer la chaleur laissent  
passer le froid  
je vis à Bruxelles mais je ne connais rien des rues des places  
des avenues je ne connais rien des habitants de la ville  
je ne vis pas à Bruxelles je vis dans l'atelier de couture  
cela pourrait être aussi bien un atelier à Lodz  
le travail est le même les machines le bruit des machines  
l'odeur des produits les tissus

le même manque de place que l'atelier soit grand ou  
petit la place manque toujours les gestes identiques leur  
répétition les esprits occupés concentrés sur le travail à  
accomplir

je lis la première lettre de Jozef  
il ne me parle pas de Gdansk  
il me parle d'un quartier de New York  
au bord de l'eau  
il n'a jamais vu autant de personnes réunies dans le  
même endroit  
si tu voyais ça Ita c'est ici que nous devrions ouvrir notre  
boutique  
il s'excuse pour l'argent qu'il ne m'envoie pas il n'en  
a pas

Jozef et son père viennent d'être embauchés sur un  
chantier de construction  
un pont Ita on fabrique un immense pont il sera si  
grand qu'il pourrait passer entièrement au-dessus de  
Sieradz  
je relis les mots de Jozef  
chaque soir je les relis  
chaque soir je glisse les deux petites pièces de monnaie  
de ma journée de travail dans une enveloppe en papier

que je garde dans la poche intérieure de ma veste  
une fois par mois je traverse la rue de l'atelier  
un vieil homme compte les petites pièces de monnaie  
les range dans un tiroir sort trois billets d'un autre tiroir  
et me les tend

chaque nuit je me réveille  
j'allume les lumières de l'atelier  
je regarde les amas de tissus les sacs les bobines de fil  
je marche dans l'atelier désert  
j'ai la sensation que mon enveloppe est recouverte d'une  
fine pellicule de givre  
mon ombre blanche glisse entre les machines  
je regarde l'atelier je le scrute  
les machines ont blanchi elles aussi  
les tissus les bobines les murs le plafond sont recouverts  
de la même fine pellicule blanche que celle qui fige mon  
corps dans un espace où le temps semble s'être arrêté

ce matin l'atelier est au repos  
aujourd'hui pour la première fois je ne reste pas dans  
l'atelier  
je prends un train  
je descends du train  
j'avance sur le quai de la gare

je ne fais que quelques mètres  
je découvre  
pour la première fois  
je découvre  
la mer  
il m'aura fallu être patiente  
ce n'est pas la petite fille de Sieradz qui découvre la mer  
c'est la femme bringuebalée  
la femme bringuebalée pense à la petite fille de Sieradz

je marche le long de la digue immense  
je n'ose pas marcher sur la plage  
je marche doucement tellement doucement les autres  
ceux qui marchent sur la digue marchent plus vite alors  
je marche plus vite je ne veux pas être remarquée

et c'est l'odeur qui me frappe  
l'impression de soulever le couvercle d'un tonneau  
rempli de harengs et de sel  
de plonger entièrement la tête la première dans un des  
tonneaux de mon père  
et c'est un assemblage de couleurs qui s'imprime en moi  
bleu vert noir marron jaune  
je plisse les yeux tout devient blanc un blanc gris qui  
exhale l'odeur des tonneaux de mon père

le dernier rayon tombe  
il fera nuit à Ostende  
je regarde le sable obscurci  
je descends les quelques marches de la digue à la plage  
je retire mes chaussures  
mes pieds nus touchent le sable  
je pense à Jozef  
à la terre battue grise de nos rues de Sieradz  
mes pieds nus s'enfoncent dans le sable  
l'étonnement profond se mêle à la peine de l'absence  
de Jozef  
je m'assieds  
je m'allonge

demain je devrai partir  
quitter  
je le devrai  
c'est écrit sur un petit papier blanc  
c'est écrit séjour provisoire

demain à nouveau je partirai  
mais ce soir je m'endors sur le sable de la mer du Nord

je me réveille  
je dois partir

je me lève  
je marche  
vite  
j'enlève le sable sur les pieds j'enfile les chaussures  
je marche le long de la digue déserte  
le soleil n'est pas encore levé  
je cours  
une seule idée dans l'intérieur de mon crâne  
je cours  
une seule idée  
trouver un bateau un petit un grand trouver un bateau  
et partir  
partir là où la vie est possible  
traverser la grande mer  
retrouver Jozef

les bateaux sont là  
à quelques mètres  
je cours  
ce sont des petits bateaux  
ce sont des hommes sur les petits bateaux  
je cours à travers les pontons  
je demande  
je dis à un homme  
l'Amérique l'Amérique

je fais des gestes vers l'horizon  
l'homme ne répond pas  
je demande  
je dis à un autre homme  
l'Amérique l'Amérique  
je fais les mêmes gestes vers l'horizon  
l'homme ne répond pas  
je ne cours plus  
je crie  
je crie à l'ensemble de tous les hommes  
l'Amérique l'Amérique  
l'ensemble de tous les hommes sourit  
alors je ne crie plus  
je hurle  
je hurle à l'ensemble de tous les hommes  
l'Amérique l'Amérique  
l'ensemble de tous les hommes rit